

Procurer gîte et couvert aux insectes Penser le travail des non humains dans la fabrique de la ville vivante

Par Claire Tollis et Marion Erwein

Introduction

Les « espaces naturels » sont des lieux d'expérimentation du rapport que nos sociétés entretiennent avec le naturel. Un glissement s'y opère ces dernières années.

Les espaces verts vont permettre de passer de la « ville nature » à la « ville vivante ». En effet, on avait une vision de la ville fonctionnaliste dans les années 1960 avec des espaces verts partout comme le voyait Le Corbusier : l'espace vert comme espace de loisir par prédilection.

Puis on assiste à une écologisation des pratiques de gestion des parcs et jardins. Cela passe par la Loi Labé en France ; en Suisse il existe une interdiction de l'utilisation de produits phytosanitaires en ville (engrais, pesticides). Du coup, il n'y a pas de surface de gazon uniforme dans la ville puisqu'il y a moins d'intrants. Pour traiter les mauvaises herbes de ce fait on les brûle au gaz, on utilise aussi la vapeur d'eau mais cela utilise de l'énergie : du coup le but de début n'est pas atteint, car ce n'est pas neutre au niveau écologique. Un autre outil est de faire marcher l'huile de coude avec l'utilisation d'un râblais ! Mais des réductions d'effectifs ont eu lieu dans les années 2000 dans les communes à cause des restrictions budgétaires, donc c'est compliqué de demander à un jardinier de faire plus, surtout qu'il y a une augmentation des surfaces à gérer.

Ce n'est donc pas qu'une question technique mais aussi une question éthique : qu'est ce qu'on est prêt à accepter comme forme de vie en ville ? Les mauvaises herbes ? Est-ce mieux la nature morte ou vivante en ville ? Coralie Mounet et David Geoffrey nous montrent qu'il n'y a pas de mouvance dans les espaces verts parfaits !

Les animaux et plantes doivent être mis à contribution dans cette ville vivante : les rhizomes, les racines et les insectes ! Il y a un travail effectué par ces animaux et ces plantes.

I/ Mettre les insectes à contribution, de l'approche biocide à l'approche bio- **contrôle**

Prise de parole de Marion Erwein sur son travail à Genève en Suisse

La protection biologique intégrée permet d'utiliser le rapport de prédation ou de parasitisme qu'il existe entre 2 espèces pour lutter contre le développement de l'une d'entre elles (ou le maintenir sous un seuil de nocivité).

La lutte biologique comprend un lexique guerrier dans lequel les auxiliaires sont véhiculés comme une armée, une troupe qu'on envoie pour en secourir d'autres. Mais ces auxiliaires paraissent passifs, ils assurent la survie d'autres troupes. Ils ont un rôle d'appoint et ils vont être le plus souvent recrutés à l'étranger. Ils apparaissent comme des adjuvants mobilisés et glissés dans une logique de partenaire. On peut donner l'exemple des larves de coccinelles qu'on met soit délicatement une à une avec pinceau sur les feuilles ou qu'on saupoudre rapidement.

Il a des ratés : de plus en plus on essaye de programmer cette lutte avec les SIG. On fixe des seuils d'alerte pour savoir quand les jardiniers doivent passer à l'action, si cela approche, on commande des auxiliaires qu'on va mettre

au frigo avant de les installer dans les lieux où on a besoin d'eux. La gestion biologique peut donc changer le rapport aux insectes.

On a une action sensible de certains gestionnaires qui permettent que des partenaires soient accueillis et choyés. Les gestionnaires créent une ambiance avec l'installation de nourriture et de zone de repos pour qu'ils y travaillent. Cela va de la coopération des gestionnaires comme le fait de fabriquer des hôtels pour les insectes vers une coopération des auxiliaires !

Mais on rencontre aussi des ratés, par exemple des pucerons trop gros pour traiter efficacement. Du coup c'est la plante qui va traiter le problème en créant des kairomones* : C'est donc plus une affaire d'écosystème qu'une affaire d'armée !

** Une kairomone est une substance sémi chimique volatile ou mobile, produite dans l'air, l'eau ou le sol par un être vivant, libérée dans l'environnement, qui déclenche une réponse comportementale chez une autre espèce (récepteur), procurant un bénéfice à ce dernier.*

II/ « Optimiser les ressources managériales » grâce à l'intelligence végétale.

La tendance est de cesser le jardinage à la mode horticole et de simplifier partout où c'est possible la gestion des espaces verts. Cela s'accompagne par une optimisation des ressources et du matériel mais aussi la nécessité de miser sur l'intelligence végétale pour réduire l'entretien. On parle de plantes finies lorsqu'elles sont achetées à l'âge adulte et mise en terre pas des semis pour réaliser des économies d'échelle, il faut alors faire en sorte qu'elle ne meurt pas et qu'elle reste bien en place, c'est le cas du mode horticole. Mais maintenant, on passe plus à des plantes vivaces et des graminées. Les jardiniers veulent passer des plantes molles à des dynamiques de plantes vivaces qui survivent aux saisons. On associe à ces plantes vivantes, une figure de robustesse, de vivre tous le temps car elle peut se ressemer.

Pour cela, on utilise les capacités et les compétences spatiales des plantes comme la colonisation du gravier dans les cimetières pour les végétaliser. On utilise des plantes qui poussent horizontalement.

On fait appel à des compétences interactives dans ce but: avant on plantait par ligne maintenant c'est fini, certaines plantes prennent le dessus et étouffent les autres parce que c'est la nature.

III/ Le vivant, un travail pour faire la ville

Qu'y a-t-il en commun entre le travail des hommes et de la nature ?

On assiste en ville à une nouvelle division plus qu'humaine du travail, avec un travail d'aménagement et de création, de maintenance et d'entretien et un travail biopolitiques (décider quels organismes ont droit de vivre ou non). Dans les espaces naturels, on a de plus en plus l'idée que certains non humains fournissent aussi une nouvelle force de travail : c'est ça la division plus qu'humaine du travail.

Prise de parole de Claire Tollis sur son travail sur Grenoble :

Claire Tollis va expliquer le travail non humain invisible dans les villes, elle a notamment étudié le Parc de la Chartreuse à Grenoble.

Les laissez-faire dans les espaces verts sont parfois perçus comme du laisser-aller, alors qu'il y a un travail de veille et de gestion... Ce n'est pas un travail réduit de la part des jardiniers. L'incompréhension la plus dérangeante de cette politique se retrouve dans la gestion des cimetières, les riverains ne veulent pas voir de l'herbe sur les tombes, particulièrement les Italiens (nombreux à Grenoble). On le voit comme du laxisme.

De même, certains jardiniers se sentent eux-mêmes invisibles. Puisqu'il n'y a plus de parterres de roses, on ne voit plus leur travail. Mais les roses devaient être traitées donc ce n'était pas très écologique. L'intelligence végétale diffère du déverdissement. On peut croire que tous les jardiniers sont morts, cela remettrait en cause leur identité.

Aussi, il s'agit de partager et de repenser le travail, en redonnant du sens et en revalorisant le travail des jardiniers.

On a donc des catégories d'êtres vivants non humains en perpétuel mouvement :

- adversaires/ partenaires,
- l'autonome/l'assisté,
- le nuisible/utile,
- la sale/ le propre (gazon de stade de foot ou gazon autonome, quel est le plus bon/beau?),
- le stable/le circulant,
- l'étranger/ l'indigène.

La nature ne doit pas qu'être dans les parcs en ville : elle doit pouvoir se déplacer partout, tout le temps !

Il faut faire avec l'imprévisibilité du vivant et faire croire à la continuité (sur la gestion des chenilles par exemple). On est obligé de rentrer en contact avec le public en disant qu'on improvise et qu'on expérimente pour faire accepter la démarche. On va faire croire qu'on contrôle le retour de méthode plus écologique en ville. Par exemple, l'été on pulvérise de l'eau sur les platanes pour que les insectes « tigres bombardiers » s'y fixe plutôt que sur la peau des gens car ils recherchent l'humidité. Les gens sont contents parce qu'ils se disent que la ville retraite comme avant en pulvérisant (mais en fait la ville ne met que de l'eau !)

Conclusion :

Cette conférence a soulevé des enjeux éthiques et géographiques de cohabitation avec les non humains entre partition et partages.

Elle a aussi mis le point sur des enjeux politico-économiques liés à la protection et à la visibilité du travail humain et non humain

Les questions suivant la conférence ont porté sur le problème du système oligo-politique des semenciers en Europe. Ces semenciers imposent des volumes et des variétés, ils essayent, face à la baisse des consommations, de rejouer la carte des plantes vivantes à l'achat, ils essayent de « faire quelque chose qui ressemble à ces plantes dynamiques » mais en fait, il faut encore leur racheter ces plantes tous les ans.

Le marché des pesticides biologiques à lui aussi beaucoup augmenté. En ce qui concerne les plantes invasives comme la Renouée du Japon et les plantes considérées comme méga-invasives, on peut les asperger de produits mortels par contre, c'est autorisé ! Ainsi on a une différenciation dans les « mauvaises herbes ».

Compte-rendu réalisé par Pauline ELIOT, enseignante au Lycée Jean de Pange à Sarreguemines, pour la communauté des Clionautes